

Les langues autochtones du Canada

par Mary Jane Norris

Les langues autochtones parlées au Canada sont nombreuses et diversifiées, et leur importance pour les peuples autochtones est considérable. La langue est en effet un des symboles les plus tangibles de la culture et de l'identité d'un groupe. La langue n'est pas seulement un moyen de communication, mais également ce qui lie les gens à leur passé et jette les fondements de leur vitalité sociale, émotive et spirituelle. Même si la perte de la langue ne signifie pas nécessairement la disparition d'une culture, cela peut nuire considérablement à la transmission de cette culture. Les peuples autochtones ont déjà subi de lourdes pertes. Au cours des quelque 100 dernières années, près d'une dizaine de langues, à une époque florissantes, ont disparu et au moins une douzaine sont aujourd'hui sur le point de disparaître. Or, lorsque ces langues se perdent, elles emportent avec elles des façons uniques de percevoir le monde, d'expliquer l'inconnu et de donner un sens à la vie.

Le déclin d'une langue est souvent attribuable à des facteurs sociaux. Il ne fait pas de doute que la force des langues dominantes et la modernisation influent fortement sur les langues des minorités. Dans le cas des langues autochtones, certains événements de l'histoire, comme l'interdiction d'utiliser les langues autochtones dans les pensionnats, ont également contribué à ce déclin. Dans ce contexte déjà difficile, le fait que la plupart des langues autochtones étaient surtout employées oralement peut également avoir diminué leurs chances de survie.

En 1996, seulement 3 des 50 langues autochtones du Canada étaient parlées par une population suffisamment large pour que ces langues soient considérées comme vraiment à l'abri d'une menace d'extinction à long terme. Cela n'a rien de surprenant, compte tenu du fait qu'une faible proportion seulement de la population autochtone parle une langue autochtone. En effet, des quelque 800 000 personnes qui ont déclaré être Autochtones en 1996, seulement 26 % ont indiqué que leur langue maternelle était une langue autochtone et une proportion encore plus faible ont déclaré parler une langue autochtone à la maison. Nous examinons dans le présent article quelles sont les langues autochtones florissantes au Canada et lesquelles sont en danger de disparition. Nous traitons également des facteurs qui distinguent les langues viables des langues menacées. Enfin, nous comparons les profils d'utilisation et de maintien des langues entre 1981 et 1996, pour tenter de comprendre ce qu'il est advenu des langues autochtones au fil des ans et ce que l'avenir leur réserve.



Certaines langues sont répandues, d'autres ne sont parlées que par très peu de gens

Les 50 langues actuellement parlées par les peuples autochtones du Canada appartiennent à 11 grandes familles linguistiques, soit 10 langues des Premières nations et l'inuktitut. La plupart des familles regroupent des langues

distinctes mais apparentées qui peuvent inclure plusieurs dialectes. Font exception le haïda, le tlingit et le kutenai qui sont des langues dites isolées et qui ne regroupent aucune autre langue.

Certaines familles linguistiques sont nombreuses et bien vivantes, d'autres, restreintes et vulnérables. Les langues

algonquines (147 000 personnes sont de langue maternelle algonquine), l'inuktitut (avec 28 000) et les langues athapascanes (avec 20 000) sont les trois familles les plus vastes qui, ensemble, réunissent 93 % de la population de langue maternelle autochtone. Les huit autres familles ne représentent que 7 % de la population de langue maternelle



TSC Classification entre langues « viables » et langues « menacées »

La classification utilisée dans le présent article pour juger de la survie des langues est basée sur une étude menée par Dale Kinkade en 1991 et intitulée « The Decline of Native Languages in Canada ». Il existe d'autres systèmes de classification, mais il semble cependant y avoir consensus quant aux langues viables et à celles qui sont menacées. M. Kinkade répartit les langues autochtones en cinq groupes, comme suit : disparue, en voie de disparition, menacée, viable avec une faible population et viable avec une large population.

- Les langues en voie de disparition sont considérées comme impossibles à sauver, car elles ne sont généralement parlées que par une poignée de personnes âgées. (Ces langues ne sont pas explorées dans la présente étude en raison de l'absence de données fiables du recensement.)
- Les langues menacées sont encore parlées par suffisamment de personnes pour que leur survie demeure une possibilité, à la condition toutefois que la communauté manifeste un intérêt suffisant et que des programmes d'enseignement soient mis en œuvre.
- Les langues viables mais peu répandues sont en général parlées par plus de 1 000 personnes, habituellement dans des communautés isolées ou bien organisées qui manifestent un fort sentiment d'appartenance. Dans ces communautés, la langue est perçue comme une des principales marques d'identité.
- Enfin, les langues viables sont celles qui sont parlées par une population suffisamment large pour que leur survie à long terme soit relativement assurée. Dans le présent article, le qualificatif « florissante » est utilisé pour décrire les langues viables.

Pour une discussion sur les langues autochtones viables et menacées, voir UNESCO, *Atlas of the World's Languages in Danger of Disappearing*, publié sous la direction de Stephen A. Wurm, Paris, Publications de l'Unesco, 1996; Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones, *Rassembler nos forces*, vol. 3, Ottawa, ministère des Approvisionnement et Services, 1996; Affaires indiennes et du Nord Canada, *Les Indiens et les Inuits du Canada*, Ottawa, ministère des Approvisionnement et Services, 1990.

autochtone, ce qui illustre bien leur taille relative. Dans le cas par exemple du tlingit, une des familles linguistiques les plus petites, elle n'est la langue maternelle que de 145 habitants du Canada. Il existe également des variations similaires au sein d'une même famille linguistique. Le cri, par exemple, qui est la langue maternelle de 88 000 personnes, paraît immense à côté du malécite, qui est parlé par seulement 660 personnes.

La géographie influe sur la taille et la diversité des langues

La géographie contribue largement à la diversité, la taille et la répartition des langues autochtones entre les diverses

régions du Canada. Les plaines et les boisés vallonnés, par exemple, sont des régions idéales pour y accueillir de larges populations. Favorisés par le contexte physique, ces groupes peuvent se déplacer et communiquer les uns avec les autres relativement facilement et ils ont souvent tendance à se disperser sur de plus grands territoires. À l'opposé, les montagnes escarpées et les gorges profondes tendent à n'accueillir que de petites grappes de groupes isolés. Le paysage montagneux de la Colombie-Britannique, ponctué de nombreux obstacles physiques, a sans doute largement contribué à l'évolution des langues autochtones dans cette province en un grand nombre de

langues distinctes, pour la plupart peu parlées aujourd'hui. Divisées ainsi par des obstacles physiques, les langues comme le salish, le tsimshian, le wakashan, le haïda, le tlingit et le kutenai n'ont pu se développer comme les langues algonquines (en particulier le cri et l'ojobway) ou les langues athapascanes plus répandues, qui sont parlées dans les plaines du Centre et les boisés de l'Est plus accessibles.

Dans certains cas, la géographie peut également influencer sur la probabilité de survie d'une langue. Ainsi, les groupes qui vivent dans des régions relativement isolées, loin de la culture dominante, sont moins pressés d'abandonner leur langue. Ils ont tendance à utiliser leur langue à l'école, dans les services de radiodiffusion et autres services de communication et sont donc plus susceptibles de demeurer auto-suffisants, pensons par exemple aux communautés qui vivent dans le nord du Québec, au Nunavut, dans les Territoires du Nord-Ouest et au Labrador, comme les Inuits, les Attikameks et les Montagnais-Naskapis.

Grâce à leur population vaste et dispersée, les langues algonquines viennent au premier rang, en proportion, des langues autochtones parlées dans toutes les provinces, sauf en Colombie-Britannique et dans les territoires; la proportion varie ainsi de 72 % à Terre-Neuve à presque 100 % dans les autres provinces de l'Atlantique. En Colombie-Britannique et au Yukon, ce sont les langues athapascanes qui viennent en tête (26 % et 80 % respectivement), alors que l'inuktitut est la langue autochtone dominante dans les Territoires du Nord-Ouest (77 %) et pratiquement la seule langue autochtone du Nunavut (presque 100 %). La Colombie-Britannique, où l'on retrouve environ la moitié des différentes langues, est également la province où la composition des langues autochtones est la plus diversifiée. Cependant, comme ces groupes linguistiques sont de petite taille, la province n'enregistre

TSC Indicateurs de langue

Population de langue maternelle (MT) : personnes pour qui la première langue apprise à la maison et encore comprise est une langue autochtone.

Population de langue parlée à la maison (HL) : personnes pour qui la langue la plus souvent parlée à la maison est une langue autochtone.

Population connaissant la langue (Kn) : personnes qui parlent une langue autochtone suffisamment bien pour soutenir une conversation.

Indice de continuité (HL/MT) : mesure la continuité d'une langue, ou sa vitalité, en calculant le rapport entre le nombre de personnes qui parlent la langue à la maison et le nombre de personnes dont c'est la langue maternelle. Un ratio inférieur à 100 indique un certain déclin de la langue (pour toutes les 100 personnes de langue maternelle autochtone, moins de 100 personnes sur l'ensemble de la population utilisent encore cette langue à la maison). Plus le ratio est faible, plus grand est son déclin ou son érosion.

Indice d'habileté (Kn/MT)¹ : compare le nombre de personnes qui disent pouvoir parler la langue au nombre de personnes dont c'est la langue maternelle autochtone. Si, pour toutes les 100 personnes d'une langue autochtone donnée, plus de 100 personnes sur l'ensemble de la population peuvent parler la langue, de toute évidence certaines de ces personnes ont appris cette langue comme langue seconde, à l'école ou ailleurs. Un tel indice peut laisser croire à un certain degré de résurgence de la langue.

1. B.R. Harrison, « Language integration: Results of an intergenerational analysis », *Statistical Journal of the United Nations ECE*, vol. 14, 1997, p. 289 à 303.

que 7 % de personnes de langue maternelle autochtone.

Les groupes linguistiques de grande taille sont plus susceptibles de se développer

Un certain nombre de facteurs contribuent à la capacité de survie d'une langue, le principal étant la taille de la population dont la langue maternelle ou la langue parlée à la maison est une langue autochtone. Comme il est essentiel d'avoir un large bassin de personnes qui parlent la langue pour en assurer la viabilité à long terme, plus le nombre de personnes qui parlent une langue est élevé, meilleures sont ses chances de survie.

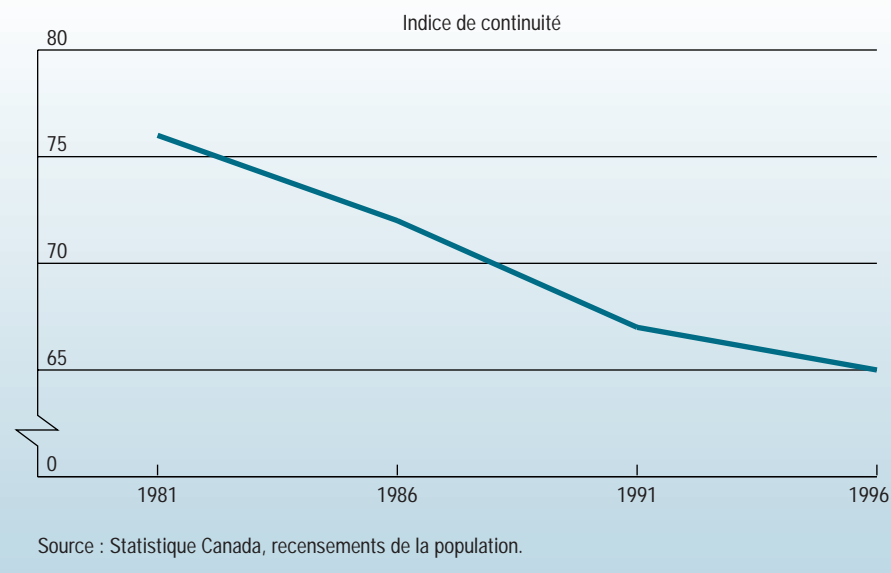
De fait, l'inuktitut, le cri et l'ojibway — qui sont les trois langues autochtones les plus florissantes — sont toutes trois la langue maternelle de plus de 20 000 personnes. À l'opposé, les langues menacées sont rarement parlées par plus de quelques milliers de personnes et leur nombre est même souvent de quelques centaines seulement. À titre d'exemple, les deux groupes linguistiques les plus petits et les plus faibles — les Kutenais et les Tlingits — ont une population de langue maternelle de 120 et 145 personnes respectivement.

La transmission de la langue est un élément essentiel à sa survie

Pour survivre, une langue doit être transmise de génération en génération, et la façon la plus sûre d'y arriver est de parler la langue à la maison, où elle deviendra la langue maternelle des enfants. Parlée à la maison, la langue devient l'outil de la vie quotidienne. Par contre, lorsque la langue est apprise comme langue seconde, son usage risque alors souvent d'être limité, par exemple dans le contexte des programmes d'immersion. Par conséquent, rien ne peut remplacer l'enseignement d'une langue à la maison, comme langue maternelle¹. En outre, comme, contrairement à d'autres groupes

TSC

Baisse soutenue de l'indice de continuité des langues autochtones au cours des 15 dernières années



linguistiques minoritaires, les Autochtones ne peuvent compter sur les immigrants pour maintenir ou augmenter le nombre de personnes qui parlent la langue, la transmission de la langue, des parents aux enfants, est indispensable pour la survie de toutes les langues autochtones².

Diminution de la vitalité des langues autochtones entre 1981 et 1996

Entre 1981 et 1996, l'indice de continuité a diminué pour l'ensemble des langues autochtones. Bien que le nombre de personnes déclarant une langue maternelle autochtone ait augmenté

de près de 24 % entre 1981 et 1996³, le nombre de personnes qui parlent une langue autochtone à la maison n'a augmenté que de 6 %. Par conséquent, pour chaque groupe de 100 personnes de langue maternelle autochtone, le nombre qui parle surtout une langue autochtone à la maison a diminué de 76 à 65 entre 1981 et 1996.

Bien que la vitalité linguistique de la plupart des langues ait diminué de façon continue durant cette période, les langues menacées sont celles qui ont le plus souffert. L'indice de continuité des langues salish, par exemple, est passé de 35 en 1981 à 12 seulement en 1996.

1. Environ 75 % des personnes qui ont appris la langue à la maison la parlent assez bien ou de façon excellente, comparativement à 23 % de celles qui l'ont apprise uniquement à l'école. Ministère du Conseil exécutif du Yukon, *A profile of Aboriginal languages in the Yukon*, 1991.

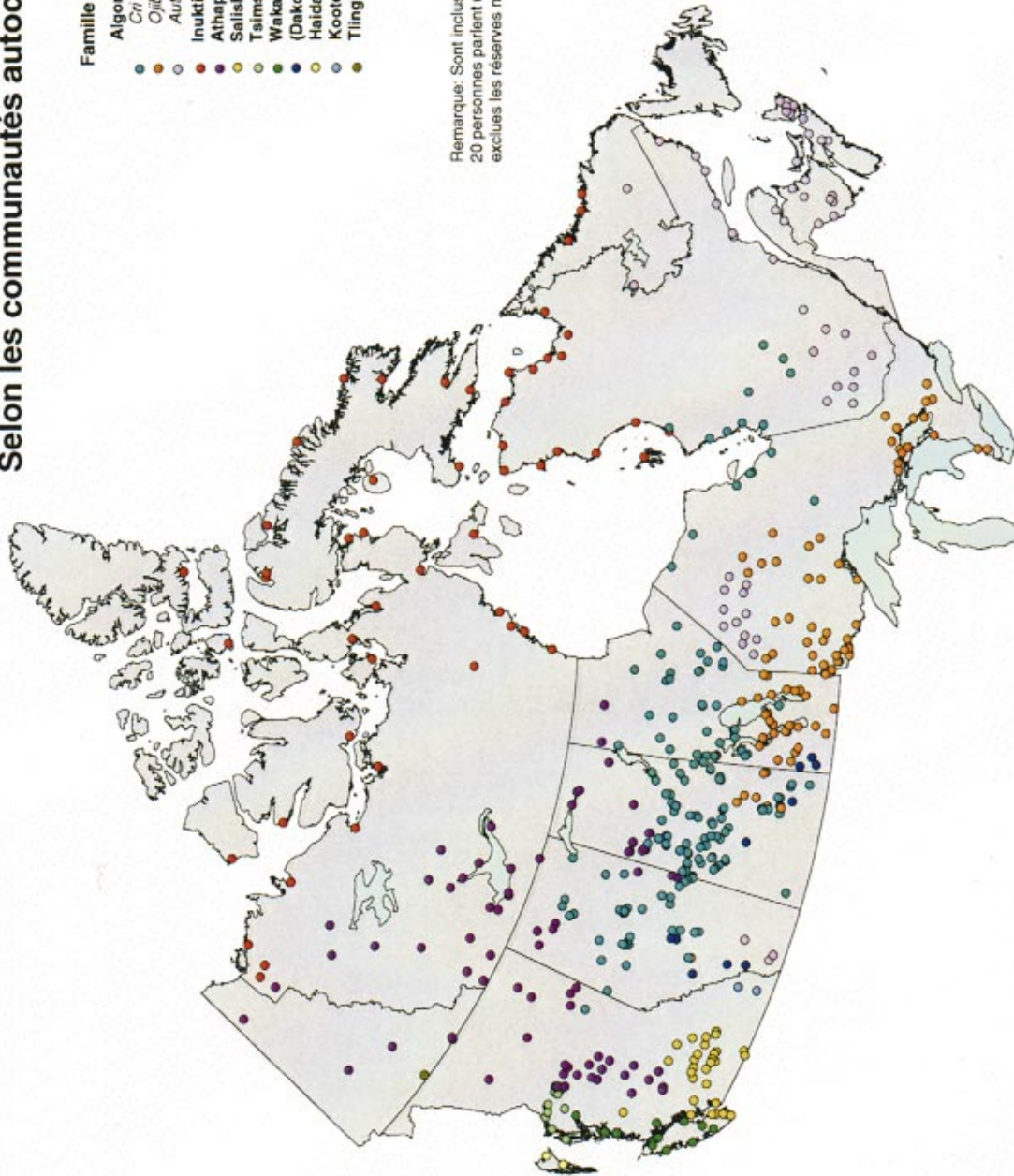
2. À titre d'exemple, l'immigration a favorisé la croissance du groupe dont la langue maternelle est le chinois, leur nombre étant passé de 95 000 en 1971 à 517 000 en 1991. B.R. Harrison, « Language integration: Results of an intergenerational analysis », *Statistical Journal of the United Nations ECE*, vol. 14, 1997, p. 292.

3. L'accroissement des populations de langue maternelle autochtone est attribuable au taux de fécondité élevé de la population autochtone. Cet accroissement pourrait également être dû, dans une moindre mesure, aux adultes qui réapprennent leur langue maternelle et au plus grand nombre de personnes qui déclarent leur langue maternelle autochtone.

RÉPARTITION DES LANGUES AUTOCHTONES Selon les communautés autochtones, 1996

- Famille des Langues
- Algonquiennes
 - Cri
 - Ojibway
 - Autres langues algonquiennes
 - Inuktitut
 - Athapascanes
 - Salish
 - Tsimshian
 - Wakashan
 - (Dakota) Sioux
 - Haida
 - Kootenay
 - Tlingit

Remarque: Sont inclusés les communautés où au moins 20 personnes parlent une langue maternelle unique. Sont exclus les réserves non habitées et partiellement recensées.



Source: Statistique Canada, Recensement de la Population, 1996.
Préparé par la Division de la géographie, Statistique Canada, 1996.

Le tlingit et le kutenai ont pratiquement disparu dans les années 90 comme langues les plus parlées à la maison. Comme le kutenai était la langue maternelle de seulement 120 personnes en 1996, on comprend facilement que l'on craigne fortement pour la survie de cette langue. Par comparaison, la baisse a été beaucoup moindre pour la langue crie, dont l'indice de continuité est passé de 78 à 65. Enfin, malgré une légère érosion observée au début des années 80 pour l'inuktitut, l'indice s'est stabilisé au cours de la dernière décennie, à 84.

Ces taux d'érosion des langues ont fait que des niveaux de continuité très variables ont été obtenus en 1996, selon que la langue était viable ou menacée. Pour chaque groupe de 100 personnes de langue maternelle autochtone, environ 70 parlaient une langue autochtone à la maison dans les groupes viables, contre 30 ou moins dans les groupes menacés.

Plus les personnes qui parlent une langue sont jeunes, plus la langue est florissante

L'âge joue également un rôle important sur la vitalité d'une langue et sur ce que l'avenir peut lui réserver. L'âge moyen des personnes qui parlent une langue autochtone ou dont c'est la langue maternelle témoigne du succès de la transmission de la langue. Plus cet âge moyen est élevé, moins la proportion de jeunes qui l'ont apprise ou qui la comprennent est élevée et plus les personnes qui parlent la langue sont âgées. Or, lorsque ces personnes âgées mourront, peut-être en sera-t-il de même de leur langue.

Pour l'ensemble des langues autochtones, l'âge moyen augmente. Deux facteurs principaux expliquent cette tendance. Premièrement, bien que les taux de fécondité demeurent élevés, ces taux sont néanmoins en baisse, ce qui se traduit par un nombre moindre d'enfants. Deuxièmement, la proportion

de la population autochtone de langue maternelle autochtone diminue chez les jeunes générations. En fait, seulement 20 % des enfants de moins de cinq ans étaient de langue maternelle autochtone en 1996⁴. Dans l'ensemble, l'âge moyen de la population de langue maternelle autochtone a augmenté de trois ans

La perte d'une langue autochtone à la maison est plus importante dans la population en âge de travailler, particulièrement chez les femmes.

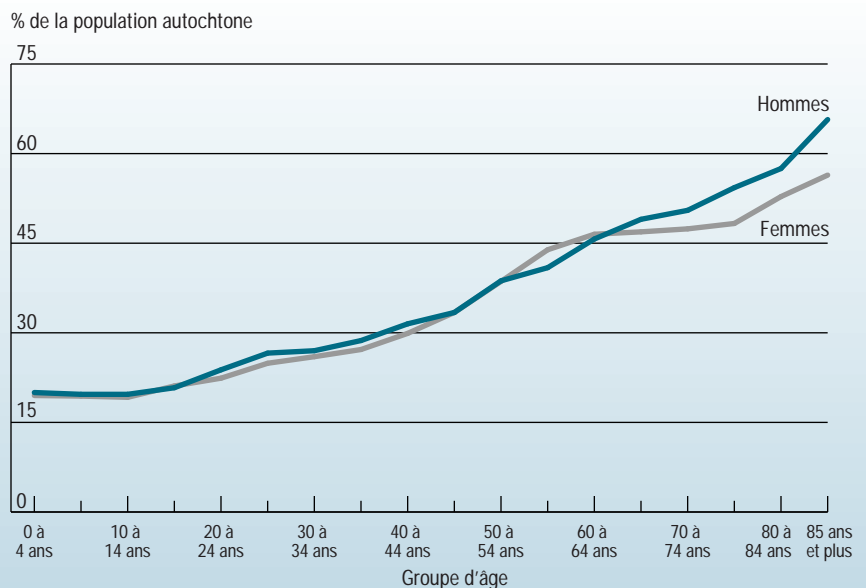
entre 1981 et 1996, pour atteindre 31 ans en 1996. De même, l'âge moyen des personnes qui parlent une langue autochtone à la maison a augmenté de près de deux ans, pour se chiffrer à 27 ans en 1996.

Cependant, l'âge moyen et le taux de vieillissement de la population varient d'un groupe linguistique à un autre. Non seulement les langues viables se caractérisent par une population plus jeune, mais l'âge moyen dans ces groupes augmente également plus

lentement que dans les groupes linguistiques menacés. À titre d'exemple, l'âge moyen de la population dont la langue maternelle est l'inuktitut — une population jeune, quel que soit le point de vue — n'a que légèrement augmenté de 1981 à 1996, passant de 23 à 24 ans. La hausse a été un peu plus élevée, mais demeure relativement modeste, chez les Cris, où l'âge moyen est passé de 26 à 30 ans. Par comparaison, l'âge moyen du groupe dont la langue maternelle est le kutenai a augmenté, passant de 44 ans en 1981 à 52 ans en 1996, et il est passé de 47 à 58 ans chez les Tlingits. Le cycle, ensuite, se répète. Tout comme dans le cas de l'érosion de la langue, le vieillissement de la population a une plus grande incidence sur les langues menacées, accélérant par le fait même leur déclin vers l'extinction.

4. Par comparaison, 60 % des personnes de 85 ans et plus et 30 % des personnes de 40 à 44 ans ont déclaré une langue maternelle autochtone en 1996.

TSC Les hommes plus âgés sont plus susceptibles de déclarer une langue maternelle autochtone



Source : Statistique Canada, Recensement de la population de 1996.

Langues autochtones	Population de langue maternelle	Indice de continuité	Indice d'habileté	Âge moyen de la population			État de la langue**
				Connaissance	Langue maternelle	Langue parlée à la maison	
Total	208 610	70	117	30,4	31,0	28,3	mélange de viable et menacée
Famille algonquienne	146 635	70	117	30,5	30,9	28,8	principalement viable
Cri	87 555	72	117	29,9	30,2	27,9	viable – grande
Ojibway	25 885	55	122	34,9	36,2	34,4	viable – grande
Montagnais-Naskapi	9 070	94	104	25,1	25,2	24,8	viable – petite
Micmac	7 310	72	111	29,5	29,9	29,2	viable – petite
Oji-Cri	5 400	80	114	25,7	26,3	26,8	viable – petite
Attikamek	3 995	97	103	21,8	21,9	21,5	viable – petite
Pied-noir	4 145	61	135	36,4	39,7	40,6	viable – petite
Algonquin	2 275	58	119	29,8	30,7	31,4	viable – petite
Malécite	655	37	148	40,5	44,0	44,8	viable – petite
Algonquin*	350	40	159	47,2	52,2	46,7	incertaine
Famille inuktitut	27 780	86	109	23,9	23,9	23,3	viable – grande
Famille athapascanne	20 090	68	117	31,4	32,5	30,0	principalement viable
Déné	9 000	86	107	24,4	24,8	24,1	viable – petite
Esclave du Sud	2 620	55	124	35,6	37,8	38,4	viable – petite
Flanc-de-chien	2 085	72	118	28,3	29,8	30,6	viable – petite
Porteur	2 190	51	130	37,5	41,4	40,5	viable – petite
Chipewyan	1 455	44	128	39,4	40,2	40,7	viable – petite
Athapascan*	1 310	37	129	41,6	44,7	44,2	incertaine
Chilcotin	705	65	130	32,2	37,0	36,9	viable – petite
Kutchin-Gwich'in (loucheux)	430	24	114	53,0	53,1	56,8	menacée
Esclave du Nord (peau-de-lièvre)	290	60	116	38,3	39,1	39,8	menacée
Famille sioux (dakota)	4 295	67	111	31,0	31,9	28,0	viable – petite
Famille salishenne	3 200	25	132	42,0	48,7	47,2	menacée
Salish*	1 850	24	130	43,0	49,7	48,5	menacée
Shuswap	745	25	134	38,7	46,3	42,9	menacée
Thompson	595	31	135	43,1	48,6	48,3	menacée
Famille tsimshienne	2 460	31	132	43,2	48,0	49,6	menacée
Gitksan	1 200	39	123	41,4	45,2	45,7	viable – petite
Nishga	795	23	146	41,8	47,5	57,6	menacée
Tsimshian	465	24	132	50,5	55,9	52,7	menacée
Famille wakashane	1 650	27	118	47,3	51,3	51,1	menacée
Wakashan	1 070	24	129	47,7	53,0	53,2	menacée
Nootka	590	31	99	46,5	48,1	48,4	menacée
Famille iroquoise***	590	13	160	36,4	46,5	52,0	incertaine
Mohawk	350	10	184	36,6	46,1	60,5	incertaine
Iroquois*	235	13	128	35,8	47,0	41,4	incertaine
Famille haida	240	6	144	46,7	50,4	64,6	menacée
Famille tlingit	145	21	128	45,5	49,3	41,6	menacée
Famille kutenai	120	17	200	37,1	52,3	41,2	menacée
Langues autochtones*	1 405	28	176	43,0	47,0	45,8	menacée

Nota : Tous les indicateurs sont basés sur les réponses uniques et multiples réunies.

* Non inclus ailleurs.

** L'état de viabilité des diverses langues est basé sur une classification proposée par Dale Kinkade, « The Decline of Native Languages in Canada », *Endangered Languages*, publié sous la direction de E.M. Uhlenbeck, Berg Publishers Limited, 1991.

*** Les données sur la famille iroquoise ne sont pas particulièrement représentatives à cause du dénombrement incomplet des réserves. Celui-ci peut également avoir eu une incidence sur d'autres langues.

Source : Statistique Canada, Recensement de la population de 1996.

C'est durant les années de formation d'une famille que le déclin d'une langue est le plus marqué

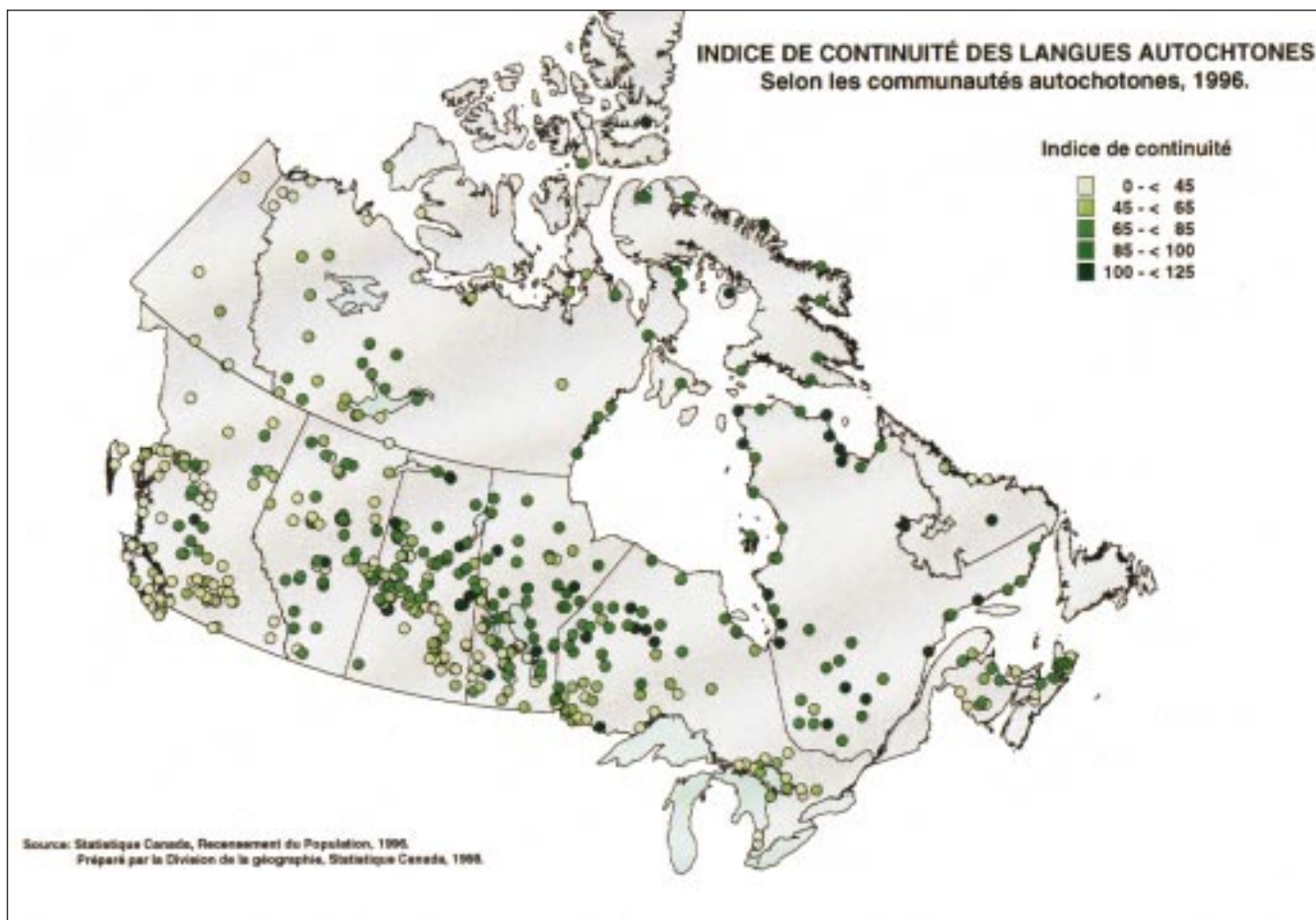
La proportion d'un groupe particulier qui abandonne une langue au profit d'une autre permet d'établir une relation entre l'usage et le déclin d'une langue et l'évolution du mode de vie. Il semble ainsi que le maintien de la langue dépend beaucoup du stade de la vie.

Les jeunes enfants, par exemple, n'ont pas encore eu le temps ou les raisons d'abandonner leur langue maternelle pour une autre langue et, pour la plupart d'entre eux, la langue maternelle est la même que la langue parlée à la maison. C'est ce qui explique que, pour chaque groupe de 100 enfants de moins de cinq ans en 1981, il y en

avait 91 pour qui la langue maternelle était également la langue parlée à la maison. En 1996, toutefois, alors que ces mêmes enfants avaient atteint le milieu ou la fin de l'adolescence, seulement 76 parlaient encore leur langue maternelle à la maison, et cette diminution déjà significative de l'usage de la langue à la maison ne s'arrête pas là.

En effet, lorsque le jeune quitte la maison familiale, le mariage, l'entrée sur le marché du travail et l'établissement dans un milieu urbain, différent et souvent vaste, ne font qu'accélérer le déclin de la langue. Sans l'appui d'une communauté étroitement liée, et plongé dans la langue et la culture de la société dominante, le jeune peut difficilement contrer le phénomène d'érosion de la langue. En fait, les

données montrent que la perte de la langue se produit surtout durant les années de participation au marché du travail; par ailleurs, bien que cela vaille autant pour les hommes que pour les femmes, le phénomène est particulièrement notable chez les femmes. On ne sait pas encore vraiment pourquoi il en est ainsi, mais le fait que les femmes sont plus susceptibles que les hommes de déménager hors de la réserve, là où les chances de se marier avec un non-Autochtone sont plus grandes, pourrait y contribuer. L'indice de continuité diminue ainsi chez les femmes, passant de 74 chez les femmes de 20 à 24 ans à 45 chez celles de 35 à 39 ans. Or, comme c'est justement à cette période que les femmes ont tendance à élever leurs enfants, leur abandon d'une



langue autochtone au profit d'une autre langue parlée à la maison a d'autant plus de répercussions sur la transmission des langues autochtones.

Lorsque la participation au marché du travail tire à sa fin et que les cohortes plus âgées arrivent à l'âge de

la retraite, la perte de la langue parlée à la maison devient moins prononcée. L'usage de la langue continue de diminuer, mais à un rythme plus lent.

Ainsi, l'indice de continuité de la langue pour la cohorte des 50 à 54 ans est passé d'un ratio d'environ 64 en

1981 à 61 en 1996. L'érosion chez les personnes plus âgées se fait, elle aussi, plus lentement.

Les langues autochtones sont surtout parlées par des Indiens inscrits

Dans les groupes qui vivent dans des communautés ou des peuplements éloignés, où la population qui parle une langue autochtone est concentrée, le maintien de la langue semble plus facile. En fait, deux de ces groupes, à savoir les Indiens inscrits vivant dans les réserves et les Inuits, affichent les indices de continuité de la langue les plus élevés de tous les groupes, ces indices s'établissant respectivement à 80 et 85⁵. À l'opposé, les Indiens non inscrits et les Métis, qui ont tendance à vivre hors réserve, de même que les Indiens inscrits vivant hors réserve, présentent des ratios entre la langue parlée à la maison et la langue maternelle qui sont respectivement de 58, 50 et 40, ce qui témoigne d'un degré plus avancé de déclin. De toute évidence, le fait de vivre hors réserve menace grandement la survie des langues autochtones.

Signes d'espoir pour les langues menacées

Malgré les perspectives sombres pour bon nombre de petits groupes linguistiques, certains signes permettent néanmoins d'espérer. Prenons par exemple la langue kutenai : cette langue est celle dont la population de langue maternelle est la plus faible, qui affiche un des plus bas indices de continuité et dont la population figure parmi les plus âgées. Malgré cela, pour chaque personne dont le kutenai est la langue maternelle, il y en a deux (habituellement plus jeunes) qui sont

5. Il existe toutefois des différences significatives entre les communautés inuites, selon leur emplacement. Les indices de continuité sont ainsi élevés pour les dialectes de l'Est, mais ils sont beaucoup plus faibles dans l'Ouest.

TSC Ce qu'il faut savoir sur la présente étude

Le présent article s'appuie sur les données des recensements de 1981 à 1996 et celles de l'Enquête auprès des peuples autochtones de 1991. En raison des changements qui ont été apportés aux concepts et aux mesures de la population autochtone au fil des ans, l'analyse des séries chronologiques basées sur le recensement se limite uniquement aux données basées sur la langue, de sorte que les données sur les langues autochtones sont indiquées pour la population totale.

La population autochtone incluait, en 1996, les personnes qui ont déclaré appartenir à au moins un groupe autochtone, c'est-à-dire les Indiens de l'Amérique du Nord, les Métis ou les Inuits. En 1991 et lors des recensements précédents, l'origine ethnique autochtone d'une personne a été déterminée à partir de la question sur l'origine ethnique, basée principalement sur l'ascendance.

Pour assurer la comparabilité des données dans le temps, nous avons tenu compte du dénombrement incomplet des réserves entre 1981 et 1996 et de la nouvelle codification des langues durant les recensements de 1986, 1991 et 1996 pour correspondre aux classifications de 1981. Avant 1981, nous ne disposions pas de données détaillées sur les différentes langues autochtones, car une seule distinction était alors faite, soit entre les langues indiennes et l'esquimau (inuit). Bien que le niveau de détail sur les langues individuelles ait généralement augmenté d'un recensement à un autre, certains des groupes linguistiques les plus petits, qui étaient codés séparément dans les recensements précédents, ont dû être regroupés en raison de leur effectif décroissant.

- **Réponse unique** : lorsque le répondant n'indique qu'une seule langue comme langue maternelle ou langue parlée à la maison. Dans cet article, les données chronologiques (de 1981 à 1996) sont basées sur des réponses uniques, car les réponses multiples ne sont disponibles que depuis 1986.
- **Réponse multiple** : lorsque le répondant indique plus d'une langue utilisée tout aussi souvent, soit comme langue maternelle, soit comme langue parlée à la maison. Les données pour 1996 sont basées sur les réponses uniques et multiples combinées. Les réponses multiples représentent 10 % des réponses sur la langue maternelle et 17 % de celles sur la langue parlée à la maison.

capables de parler la langue, ce qui laisse croire que les jeunes générations seraient plus susceptibles d'apprendre le kutenai comme langue seconde que comme langue maternelle. Des profils similaires d'apprentissage comme langue seconde apparaissent également pour d'autres langues menacées. Une prise de conscience croissante face à l'identité culturelle autochtone pourrait expliquer en partie cette résurgence de la langue⁶.

D'autres signes positifs se dessinent. Selon l'Enquête auprès des peuples autochtones de 1991, environ 9 adultes sur 10 aimeraient réapprendre une langue autochtone qu'ils ont déjà parlée. De plus, la grande majorité des adultes qui n'ont jamais parlé une langue autochtone ont indiqué qu'ils aimeraient en apprendre une⁷.

Résumé

Les langues autochtones du Canada comptent parmi les plus menacées au monde⁸. Un nombre significatif de langues ont déjà disparu ou sont sur le point de disparaître et, parmi celles qui sont encore parlées aujourd'hui, seulement 3 sur 50 environ sont viables avec un large bassin de population. Que le bassin de population soit large ou petit, les langues viables ont tendance à être parlées par des personnes relativement jeunes qui réussissent à la transmettre, de même qu'à être parlées dans des communautés isolées ou bien organisées. À l'inverse, les langues menacées se caractérisent par une faible

population d'utilisateurs, plus âgés, et par de faibles taux de transmission.

Les aînés, enseignants et autres dirigeants autochtones sont bien conscients de la gravité de la situation linguistique et prennent des mesures en vue de préserver les langues autochtones. Ces mesures incluent notamment des programmes d'enseignement de la langue, la production d'émissions en langues autochtones dans les médias et l'enregistrement d'histoires, de chansons et de récits des aînés en langues autochtones⁹. C'est peut-être ce qui explique la hausse du nombre de personnes qui parlent et comprennent une langue autochtone.

La Commission royale sur les peuples autochtones (CRPA) a étudié en profondeur l'usage et la conservation des langues autochtones. Ses recommandations visant à protéger ces

langues de l'extinction traduisent certaines des mesures prises par les aînés autochtones. La Commission recommande d'accorder un statut spécial aux langues autochtones et d'en garantir un vaste usage dans le domaine public, du moins dans les limites des communautés autochtones, ainsi que d'offrir une éducation systématique en langue autochtone et de mener des recherches sur ces langues. La Commission insiste également sur le fait que l'usage quotidien de la langue à la maison ainsi que la transmission de la langue d'une génération à une autre et à l'acquisition de cette langue autochtone comme langue maternelle.



Mary Jane Norris est analyste principale à la Division de la démographie de Statistique Canada.

9. J.R. Ponting, *op. cit.*, p. 252.

6. Par exemple, la langue est une des composantes de « l'Initiative d'aide préscolaire aux autochtones », programme hors réserve, qui a été conçu principalement pour les enfants d'âge préscolaire.

7. J.R. Ponting, *First Nations in Canada — Perspectives on Opportunity, Empowerment and Self-determination*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1997.

8. UNESCO, *Atlas of the World's Languages in Danger of Disappearing*, publié sous la direction de Stephen A. Wurm, Paris, Publications de l'Unesco, 1996, p. 23.

CE DONT IL SERA QUESTION DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS

Où se trouve le nord du Canada?
À la recherche d'une définition plus souple

Vivre avec ses parents
Les jeunes adultes sont-ils plus réticents à quitter le foyer familial?

Les immigrants du Canada au début des années 90
Une mesure du succès avec lequel ils sont entrés sur le marché du travail



Les emplois de programmeurs ont doublé en cinq ans

Entre 1992 et 1997, les emplois pour les programmeurs et les analystes de systèmes ont augmenté de 92 %, pour atteindre 267 000. Durant la même période, la hausse de l'emploi dans l'ensemble de l'économie a été de 9 %. L'accroissement rapide de la popularité d'Internet, la multiplication des réseaux informatiques internes dans les grandes organisations et la recherche de solutions pour résoudre le problème de l'an 2000 ont tous contribué à l'expansion de ce marché du travail. En 1997, les programmeurs ont travaillé en moyenne 38,8 heures par semaine, soit environ une heure de moins qu'en 1992, et ils n'ont pas été plus nombreux, proportionnellement, que les autres travailleurs à faire des heures supplémentaires ou à occuper un deuxième emploi. À la fin de 1997, les programmeurs et les analystes de systèmes gagnaient, en moyenne, environ 300 \$ de plus par semaine que l'ensemble des travailleurs (853 \$ contre 577 \$).

L'emploi et le revenu en perspective, vol. 10, n° 2, été 1998, Statistique Canada, produit n° 75-001-XPX au catalogue.



Dans la majorité des crimes de violence, l'agresseur est connu de la victime

Dans la majorité des crimes de violence signalés à la police, la victime connaît son agresseur. En 1996, 1 victime sur 3 avait été agressée par un étranger. De plus, les actes de violence perpétrés par des étrangers ont été moins susceptibles de causer des blessures physiques, 41 % des incidents impliquant des personnes

totallement inconnues ayant causé des blessures mineures ou graves, comparativement à une proportion de 52 % dans le cas de crimes commis par une personne connue de la victime. La principale exception à cette tendance est le vol qualifié, où 83 % des victimes ne connaissaient pas l'auteur du crime. Enfin, la plupart des crimes de violence ont tendance à être commis au foyer, par une personne connue de la victime.

Juristat, vol. 18, n° 9, Statistique Canada, produit n° 85-002-XPX au catalogue.



Hausse des frais de scolarité et baisse des inscriptions pour les cours d'éducation permanente

Les inscriptions à des cours universitaires sans unités ont diminué de 7 %, passant de 350 000 en 1995-1996 à 327 000 en 1996-1997. Durant la même période, les frais de scolarité moyens pour un cours sans unités ont augmenté de 13 %, pour s'établir à 360 \$. Le perfectionnement professionnel demeure le principal motif d'inscription à des cours sans unités, 71 % des personnes s'étant inscrites à des cours de perfectionnement professionnel, contre 29 %, à des cours pratiques ou théoriques. Les sciences sociales constituaient le champ d'études le plus populaire, obtenant 24 % des inscriptions à des cours d'éducation permanente; venaient ensuite les cours pratiques (16 %), les professions de la santé (15 %) et les sciences humaines (14 %). La salle de classe traditionnelle demeure le milieu d'enseignement le plus répandu.

Enquête sur l'éducation permanente, Statistique Canada, Culture, Tourisme et Centre des statistiques sur l'éducation.



Près du tiers des ménages communiquent par ordinateur

En octobre 1997, près de 3 ménages sur 10 comptaient au moins un membre qui utilisait régulièrement un ordinateur tous les mois, à la maison, au travail ou dans un autre lieu, pour envoyer du courrier électronique, faire des opérations bancaires ou surfer dans Internet. L'Alberta a obtenu le pourcentage le plus élevé de ménages dont des membres utilisaient l'ordinateur (35 %), tandis que le Québec a obtenu le plus faible pourcentage (20 %). La communication par ordinateur était en outre plus répandue dans les ménages comptant des jeunes. Ainsi, quelque 38 % des ménages comptant des personnes de moins de 18 ans utilisaient l'ordinateur régulièrement pour communiquer, comparativement à 25 % des autres ménages. Par ailleurs, parmi les ménages qui utilisaient l'ordinateur régulièrement pour communiquer, 84 % ont indiqué l'utiliser pour obtenir de l'information précise par Internet, 83 % l'utilisaient pour envoyer du courrier électronique et environ le tiers l'utilisaient depuis la maison pour communiquer avec leur employeur.

Fichier de microdonnées 56M0002XCB, Statistique Canada, Division des enquêtes spéciales.



Plus d'un demi-million d'adultes reçoivent des soins à domicile

En 1994-1995, quelque 523 000 adultes, soit 2,4 % de la population âgée de 18 ans et plus, ont reçu des services de soins à domicile financés par le gouvernement. La majorité de ces personnes (64 %) étaient des personnes âgées qui avaient besoin d'aide pour les soins

personnels ou pour des activités comme la préparation des repas, le magasinage ou les travaux ménagers. La probabilité d'obtenir de tels soins était environ deux fois plus élevée chez les personnes souffrant de cancer ou des effets d'un accident vasculaire cérébral que chez les personnes non atteintes. La moitié des bénéficiaires de soins à domicile ont déclaré avoir un état de santé piètre ou passable; ainsi, environ 28 % des personnes qui ont reçu des soins à domicile ont été hospitalisées au moins huit nuits en 1993-1994, par comparaison à seulement 2 % des autres adultes.

Rapports sur la santé, vol. 10, n° 1, été 1998, Statistique Canada, produit n° 82-003-XPB au catalogue.



Le nombre d'ainés triplera au cours des 40 prochaines années

En 1996, les naissances au Canada ont diminué pour une sixième année consécutive. Si, comme on le prévoit, cette tendance se maintient, l'accroissement naturel de la population (les naissances moins les décès) au Canada se rapprochera de zéro en l'an 2020. L'immigration, quant à elle, représente une part de plus en plus grande de l'accroissement de la population (53 % en 1996). Pendant ce temps, la population du Canada continue de vieillir. En 2030, les personnes de 65 ans et plus représenteront 23 % de la population canadienne. Dans les années 90, les personnes âgées ont tendance à vivre indépendantes de leurs enfants; cependant, les conditions varient considérablement d'un sexe à l'autre. Ainsi, la moitié des femmes de 75 ans et plus vivent seules, comparativement à seulement 20 % des hommes. De plus, les personnes âgées à très faible revenu ont tendance à vivre dans des ménages de grande dimension.

Rapport sur l'état de la population du Canada, 1997, Statistique Canada, produit n° 91-209-XPX au catalogue.